

Les grandes figures combières d'autrefois – 24 - Tell Rochat, peintre (1898-1939)

Il est des hommes qui ne peuvent que suivre un idéal qui tôt s'est imposé à eux. Ce fut le cas de Tell Rochat, né aux Places sur le Pont le 9 janvier 1898.

La famille était paysanne et bûcheronne. Tell Rochat étant resté longtemps au domaine, il semblait destiné à le reprendre et à poursuivre l'existence agricole qu'avaient menée depuis des générations ses prédécesseurs. Mais de santé fragile, atteint de diabète, il ne se sentait guère pour vocation d'entrer à vie dans la peau d'un paysan de montagne, et penchait plutôt, on ne sait après quels cheminements intellectuels, car on n'était en rien artiste dans la famille, vers une carrière de peintre. D'une sensibilité extrême on le suppose, ému très tôt par les couleurs et les formes qui se présentaient sans cesse à lui alors qu'il arpentait le domaine ancestral, avec ses coins secrets, ses petites combes, ses clairières, ses bosquets, et puis un peu plus haut, ses échappées sur la Vallée et son si beau lac dont les teintes toujours changeantes, devaient le laisser songeur...

Fixer une scène pour toujours par la grâce de simples pinceaux dut lui apparaître comme un phénomène magique. En témoigne sa première toile connue qu'il peignit à l'âge de 17 ans, soit en 1915. C'est certes une œuvre « naïve », elle témoigne pourtant déjà d'une belle maîtrise et surtout elle dégage une ambiance étonnante. La voilà, la vie telle qu'on la menait aux Places, avec ici les parents et deux des onze frères et sœurs qu'ils étaient.

Les descendants de feu Mélanie et Henri Rochat – par Maurice Rochat des Charbonnières -

Pour créer une famille il faut être deux, pour avoir des descendants il faut former un couple. C'est ainsi qu'une belle histoire d'amour commence dans la région du Pont, entre une belle jeune fille venue des Piguets-Dessous travailler au Pont chez un nommé « Tantolet » comme sertisseuse de pierres. Cette charmante jeune personne s'appelle **Julie-Mélanie Aubert**. Elle est née le 13 mai 1867. Pour simplifier notre exposé nous l'appellerons Mélanie, car c'est toujours sous ce prénom que nous l'avons connue. Cette belle histoire d'amour doit se concrétiser avec la rencontre d'un grand et beau garçon, les moustaches en bataille. Il s'appelle **Henri-Samuel Rochat**. Il est né le 16 avril 1864. Le mariage de Mélanie avec Henri Rochat a lieu le 20. 8. 1889. De par cette union naît à la ferme des Places une ribambelle de gamins, une bande de petits crapauds comme dit avec humour notre grand-mère ! Mélanie et Henri ont donc 11 enfants, juste assez pour faire une équipe de football : Charles – Charlotte – Esther – François – Tell – Ernest – Marcel – René – Emilie – Julien – Claire.



Un jour c'est le pas que l'on fait vers un autre avenir, mais surtout vers d'autres horizons que ceux trop limités de son environnement proche. Tell s'en va donc pour un temps et fréquente l'académie Loup à Lausanne, puis monte à Paris, où il travaille avec Albert Laurens et André Lhote¹. Il travaillera aussi la gravure sur bois.

Rentré au pays il peint des paysages de la Vallée et de son lac, utilisant tour à tour la peinture à l'huile et l'aquarelle. Et pourtant la maladie le tourmente déjà.

Nombreux séjours désormais à l'étranger, en France, à Paris toujours, à Cherbourg, au Havre, à Saint-malo, puis en Espagne où il visite Tolède, Madrid, Séville. De chacun de ses séjours il ramènera de nombreuses peintures qui enrichissent son œuvre.

Il lutte pour chercher à rendre le mieux possible la transparence de la lumière.

Il organise ses premières expositions au Pont qui obtiennent du succès et l'encouragent à persévérer. Sans pourtant qu'aucune des critiques ne soit à la hauteur de l'événement, plumeitifs accrédités et sans passion qui ne comprennent guère une peinture apparemment ordinaire et discrète, qui révèle pourtant une grande richesse d'expression et une qualité certaine de la couleur. Mais il est vrai aussi que c'est une première période pour ce peintre et qu'il ne s'est pas encore trouvé dans ce qu'il aura de plus original et d'accompli.

Il repart en voyage, il visite la Belgique et la Hollande. De retour au pays, il aide ses parents à faire les foins. Mais désormais le virus de la peinture l'a pris tout entier et ces activités campagnardes ne sont pour lui que temporaires. Il retournera au grand œuvre qu'il enrichit avec patience et obstination.

¹ Voir biographie dans Wikipédia

Nul ne parlera mieux de Tell RoCHAT que son ami Pierre Aubert qui l'avait rencontré pour la première fois à une exposition au Pont en 1928².

Au bout d'un long corridor boisé fleurant bon le fenil voisin, s'ouvre une vieille cuisine souvent encombrée de boîtes de vacherin. Une porte à gauche, c'est l'atelier de Tell aux Places.

A mon entrée le visage de l'artiste s'illumine. Il est là, parmi ses toiles, dans cette modeste chambre de la maison jurassienne toute boisée avec deux fenêtres donnant sur l'ouest. En se plaçant en un certain point, on aperçoit juste un petit coin du lac de Joux et les crêtes des Epinettes avec la ligne bleue du Risoud. Mais la lumière est à l'intérieur : ces toiles encadrées aux parois, ces aquarelles évoquant l'Espagne, sa lumière, ses palais Wisigoths ou les chaumes de la Huerta ; la Bretagne et Paimpol, les vagues et les falaises ; les petites toiles d'Italie.

Dans l'atelier il fait une douce chaleur, le feu ronronne comme un gros chat. De sa grande bibliothèque remplissant le fond de la pièce, l'ami a tiré des reproductions diverses des maîtres que nous aimons et les heures passent tandis qu'au dehors la bise glacée apporte des rafales de neige. C'est là que Tell RoCHAT passe de longs hivers, peignant, composant des sujets ou fabricant des cadres pour ses toiles, des meubles pour son atelier. Etant très adroit de ses mains, il savait travailler le bois aussi bien que peindre un tableau.

Ces paysages des Places, du Pont, des lacs de Joux et Brenet, il les aimait et combien d'heures passa-t-il à les peindre ?

Je le revois au bord du lac, près de la vieille tour de l'Abbaye, aux prises avec une toile sous un ciel bas d'arrière automne, alors que le lac avait des teintes glauques brassées par le Joran, ou dessinant les maisons du Mont-du-Lac, près de son atelier. Que d'entretiens n'avons-nous pas eus sur cette route où la nuit venue, l'ami m'accompagnait vers le Pont, regrettant de voir les beaux arbres condamnés par le progrès ?

Il aimait cette route conduisant à la vieille maison, ses lacets entre les combes au bord de la forêt, les maisons du Mont-du-Lac qu'il a souvent dessinées et peintes et cette échappée sur la Vallée et le lac de Joux à la bifurcation de la route du Pont et de l'Abbaye. Il aimait aussi un paysage de Pétrafélix avec une petite maisonnette ainsi que les beaux arbres des pentes voisines de son atelier. Paysages rudes où les bleu vert et brun ocre dominant avec les arrières plans des sapinières sombres. Paysages souvent enfouis dans la neige pendant les longs hivers silencieux où l'artiste besognait dans son atelier et parfois peignait dehors quand le soleil était assez chaud au milieu de la journée.

Mais cette vie montagnarde dans la vieille maison des Places, dans la compagnie proche de ses parents, prenait fin en 1933 où Tell RoCHAT rachetait

² Voir en annexe le texte complet de Pierre Aubert sur son ami Tell RoCHAT

une maison à Villars-sous-Yens, près de Morges. Pour la raison essentielle que le climat de la montagne était désormais trop pénible pour son état de santé déficient.

Alors commence pour l'artiste combier les dernières années de sa vie. Il répare d'abord la maison, puis il peint sans relâche et acquiert ainsi une maîtrise exceptionnelle dans son art et donne des œuvres, désormais presque toutes consacrées au Pied du Jura, d'un équilibre parfait. Il se plaît en particulier à peindre les « moyettes » au cœur de l'été, sujet dont il donne de nombreuses variantes. Le jaune or semble être devenu sa couleur privilégiée avec les verts profonds et les bleus lumineux qui teintent souvent les horizons de ce monde paisible où rien ne bouge.

Atteint dans sa santé, il séjourne à l'Hôpital cantonal de Lausanne, il monte se reposer aux Charbonnières chez deux de ses sœurs, il retrouve ses parents aux Places. Et c'est là qu'il retrouve alors les paysages de la Vallée qu'il peut rendre désormais avec plus de maîtrise qu'autrefois, encore que sa maladie puisse lui jouer des tours dans la perception des lignes de ce petit monde qu'il a tant aimé.

« *Sa peinture évolue. Elle est plus vaporeuse, plus lumineuse, les bleus et les vert bleu y chantent à côté des jaunes. Il peindra des arbres en fleurs, des sous-bois transparents qui sont comme des forêts enchantées* » dit encore de sa production de l'époque son ami Aubert que cette belle œuvre ne laisse pas insensible alors qu'il connaît lui-même, et plus que son maître, peu à peu la notoriété.

Tell RoCHAT, encore et toujours expose au Pont, à la grande salle qui l'avait si souvent accueilli. C'est ici un village dont il avait même été administrateur autrefois, mais un temps très court, appelé par d'autres destins que celui de se noyer dans une trop ordinaire politique locale.

Il voyage encore dans le sud de la France.

Il meurt à l'Hôpital cantonal le 18 novembre 1939.

Une rétrospective lui sera consacrée à la Galerie de l'Essor en 1990 dans le cadre de la connaissance des peintres combiers³.

Tell RoCHAT en dépit de ces tentatives de réhabilitation reste malgré tout un peintre méconnu, riche d'une œuvre de plus de 700 pièces dont la qualité picturale de certaines va bien au-delà d'une vague notoriété locale et d'une estime de circonstance.

Le personnage est surtout attachant par son parcours atypique, issu d'une modeste ferme foraine du Jura, ayant compris tôt que chacun s'en doit aller son destin, le sien étant de prendre rendez-vous avec les couleurs et la lumière.

Tell RoCHAT fut aussi et surtout un grand portraitiste qui laisse en ce domaine des œuvres d'une qualité admirable, assurément les plus accomplies de toute sa production artistique, conséquente, et qui pourtant ne s'étale guère sur plus de vingt ans.

³ Voir dossier spécial sur cette exposition

La maison natale

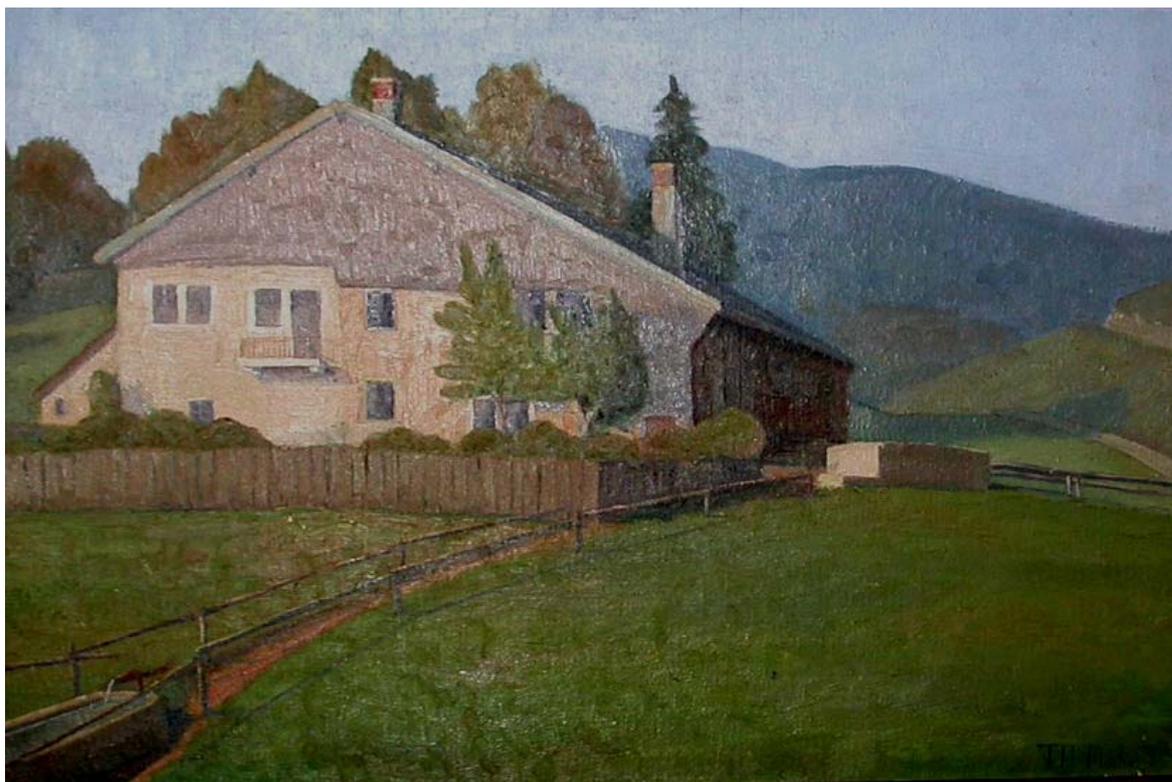
Les Places, en dessus du Pont, sur la route de Pétra-Félix, avec un petit arrière-pays fait de combes, de creux, de beaux champs et de pâturages. Ici un bosquet, là un mur de pierre sèche, puis des endroits où l'on pourrait jouer et se cacher étant enfant. C'est certes un monde discret, mais plein de saveurs pour celui qui sait.

Les Places, la famille n'en est plus propriétaire. La maison ne paie plus tellement de mine et c'est dommage. La riche vie d'autrefois s'en est allée d'ici et pour la retrouver, il ne reste plus que le document et les peintures. Cela y suffira-t-il ?



Deux vues de la maison natale quelques peu hâtives





Une troisième représentation d'une toute autre dimension.

Au sujet de cette belle maison, nous avons pu dire ceci il y a quelques années :

Note sur la toile « Les Places », peinte par Tell Rochat en 1926

Il fut un grand peintre, n'en déplaise à ceux qui croiront que nous avons eu affaire-là à un barbouilleur du dimanche pas toujours inspiré. Il est vrai que la production fut conséquente, plus de 700 tableaux peut-être et que leur valeur fut inégale. Mais l'homme devait le savoir qui n'a pas signé les moindres⁴, les entassant dans les recoins de sa maison de plaine.

Tell, ce jour-là, nous sommes en été 1926, mais n'est-ce pas déjà un peu l'automne avec les feuillages roux des grands fayards de derrière la maison, fut particulièrement inspiré. Une fois encore il a peint sa chère maison des Places où il est né 28 ans plus tôt et qu'il n'a pas encore quittée. Il vit parmi les siens. Les autres vaquent à des occupations ordinaires, lui, c'est le peintre de la famille, l'original qui n'a su se contenter d'un métier de la terre, bûcheron, pour lequel d'ailleurs il n'est pas fait, et qui s'est décidé pour une carrière d'artiste qu'il accomplira selon sa volonté, études et voyages, et parmi ceux-ci les obligés en Italie et en Espagne. Mais la maison natale ne s'oublie pas que l'on a peut-être peinte déjà dix fois.

⁴ Les moindres, ce n'est pas tout à fait exact. Certaines toiles non signées, on en ignore les raisons, sont parfois parmi les meilleures. Alors comprenez qui pourra !

Tell a mis son chevalet près de la fontaine, à l'ouest. Il a face à lui le pignon de vent, là où s'ouvrent les fenêtres tandis que le rural reste à bise dont on aperçoit le néveau sur la longue façade longitudinale maintenant déjà dans l'ombre. Quelques fenêtres sont ouvertes, preuve d'une belle journée où l'on aère la maison. Pas un nuage. Soleil éclatant qui dore le pignon, inonde le paysage, porte les longues ombres de la maison et de ses hautes cheminées, l'antique alors a disparu, sur les prairies opposées en pente. Et la lumière est si intense qu'elle éclaire même le gros tas de fumier dont Tell a fait l'élément le plus lumineux de sa toile, devenu, morceau d'importance aux formes géométriques presque parfaites, l'élément peut-être le plus remarquable du tableau.

Par le tuyau rouillé, une eau très pure rempli un gros bassin de pierre. Un chemin va de la fontaine à la maison et que l'on emprunte souvent. Les ombres portées par la barrière courent sur les champs voisins à l'herbe rase déjà un peu décolorée. C'est ici un endroit où il fait bon vivre, assurément. Le jardin est plein de soleil lui aussi qu'une palissade de bois entoure, en plein, avec des planches verticales. Là-bas court l'ancien chemin qui mène à Pétra-Félix, là-haut est tracée la nouvelle route conduisant au même endroit par les hauteurs. L'arrière plan n'est qu'une sombre forêt presque noire, la Dent et ses contreforts.

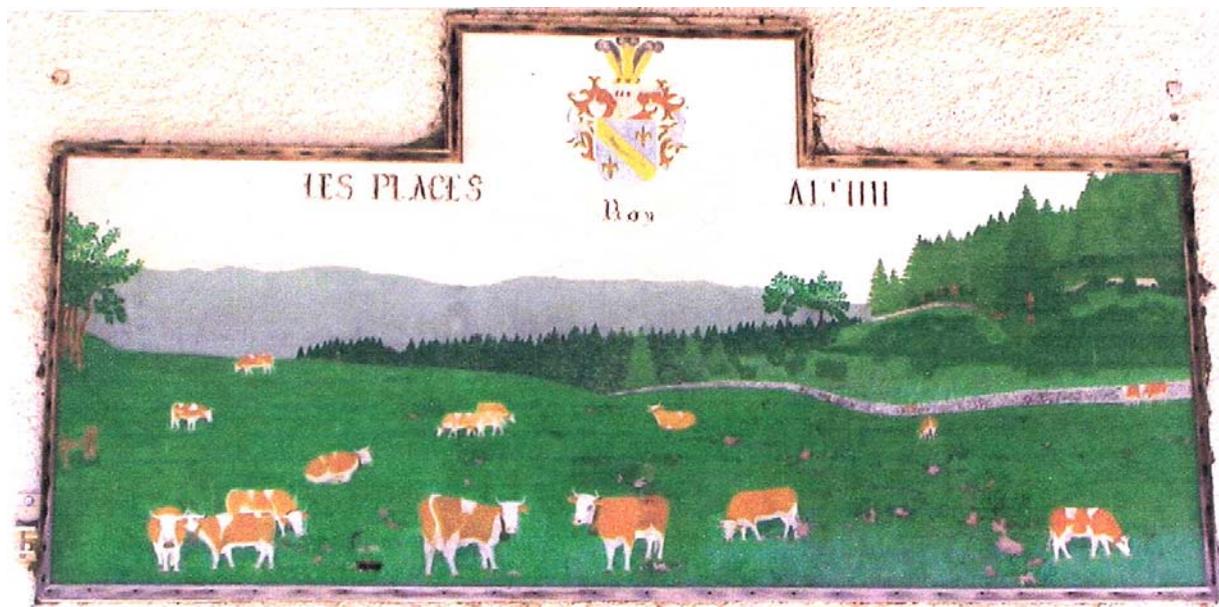
La peinture est équilibrée qui fait une large place à la maison que l'on aime, mais l'intègre de manière parfaite dans un paysage typique de la région que rien n'altère. Les Places, traitées à la manière de Vallotton, par aplats, sans soucis de détails exagérés, peinture remarquable où l'homme a su développer son art, exprimer sa sérénité et son amour de la maison natale. Tout ici aujourd'hui est calme et doux, rien ne blesse, on se laisse gagner par l'harmonie des couleurs qu'offre le soleil jouant avec les éléments naturels ou l'architecture de la grande ferme. C'est un monde sans passion, sans déchirement, où chaque chose est à sa place et le restera longtemps. Le temps est comme cette eau du bassin et coule ensuite, on le suppose, dans quelque cavité proche où elle se perd, liquide, bienfaisant, baigné de lumière. Et Tell, sur sa toile mieux qu'on ne saurait le faire ici, a su le saisir, plus, l'emprisonner afin que pour une fois il demeure et vous révèle des décennies plus tard ce dont il était fait.

C'est là une peinture que l'on regarde longtemps sans se lasser. Et plus on la voit plus on l'aime. Rien ne blesse, rien ne trouble. L'harmonie est totale entre les divers éléments du tableau révélé par une lumière presque déjà rasante, nous sommes à cinq heures de l'après-midi. C'est un moment privilégié de la vie d'une maison, c'est le talent d'un homme enfin révélé.

Tell l'a-t-il su alors qu'il fit-là une grande et belle oeuvre destinée à durer et qu'il était enfin l'artiste qu'il avait toujours rêvé de devenir ?



La maison actuelle des Places, avec la « Poya » d'accueil



Mais ne quittons pas encore Tell Rochat, et tâchons de le retrouver dans ses aspirations fondamentales et dans son destin de peintre pas toujours compris, ni des siens, ni d'un public parfois un peu simpliste dans ses goûts artistiques.

Une promenade aux Places en mars 2005

Si la journée était belle, c'était un samedi après-midi, encore que le ciel déjà se chargeait de nuages tous plus menaçants les uns que les autres, par contre l'ambiance, aux alentours de ce bâtiment délaissé, était plutôt morose.

Tu crois retrouver un monde chaleureux où put vivre autrefois Tell Rochat, c'est la désolation. Avec un chenit peu engageant sur le pourtour, et surtout, à l'arrière, une monstrueuse citerne noire dont la laideur est sans équivalence loin à la ronde. L'artiste, au goût du beau, de l'équilibré, ce qui doit durer sans qu'on ne le massacre, doit se retourner dans sa tombe. Quelle décrépitude. Avec pour fenêtre de simples planches coincées par l'arrière avec un moyen quelconque. On laisse la maison à l'abandon qui n'est plus habitée que quatre mois par année, pendant la saison d'alpage, et puis encore, peut-être qu'on n'y vient plus en vitesse que pour traire et soigner des vaches et autres génisses.

Il serait bon de visiter la vieille maison et de retrouver l'atelier de l'artiste, et puis ces autres pièces, telle la cuisine, là où il a vécu. Fouler à nouveau les catelles du long corridor, se remettre dans l'ambiance, et même si celle-ci, de par l'absence d'humains, est devenue froide et nue, peu encline aux réminiscences d'un passé qui n'est plus.

La famille de Tell Rochat a vendu la maison. De cet acte pouvait naturellement découler toutes les situations possibles pour la bâtisse, une restauration attentive et intelligente par un amoureux des vieilles fermes d'ici, comme aussi le laisser-aller que l'on connaît et qui fait mal. Il ne fallait simplement pas vendre. Mais telles sont les familles, si grandes soient-elles, qui se défont, et où chacun va son destin. Aucun ne voulu rester aux Places. Tous étaient appelés au-delà de ces crêtes et de ces pâturages. Et puis aussi, à l'époque de la vente, en 1963, on considérait la situation mauvaise, c'est-à-dire trop à l'écart des centres. Ainsi partout on vendait à tour ce bras ces maisons et domaines solitaires, et souvent pour trois fois rien. Il est vrai que la maison eut nécessité des capitaux importants pour être entretenue, voire réaménagée, mais tout en gardant l'ancien style, tout en respectant ce qui avait été, et surtout les locaux où l'artiste avait pu peindre une partie importante de son oeuvre.

Tout cela est triste et démoralisant. Il faut en prendre son parti. Et penser comme Maurice Rochat, neveu du maître, que peut-être un jour un descendant de la famille reprendra cette maison et ce domaine qui pourrait se trouver libre, et qui sait, lui redonner le lustre qu'il mériterait.

Même si cela est du domaine de l'impossible !

Portrait d'un artiste

Il lui suffisait de faire deux pas hors de la maison, de prendre au levant, et déjà il trouvait un autre monde dont l'austérité lui plaisait. Il suivait l'antique chemin de terre avec ses grosses ornières, on y remontait si souvent l'été avec les chars à échelles chargés de foin, il passait à côté du vieux bassin de pierre qu'un puits, situé dix mètres plus haut, alimentait, et là, face à ce large vallon, où il ne rencontrait pas souvent grand monde en ses promenades solitaires, il était bien. Il s'asseyait parfois sur l'herbe au bord du chemin et le regardait mieux encore, son cher et vaste vallon. Le fond était une sorte de grand creux, un emposieu auraient dit de plus savants que lui, par où l'eau s'écoule et s'en va rejoindre le lac par on ne sait quels canaux souterrains et qu'on trouve au couchant, à un kilomètre de là, à peine. Et dans ce fond, poussaient des bouleaux, d'autres arbres aussi, des frênes ou des saules, avec de longues branches. Et quand on les découvrait au printemps, tandis qu'ils n'avaient pas encore mis leurs feuilles, ont aurait dit de grands squelettes. Il est vrai que beaucoup de branches étaient mortes, cassées, pendantes, que personne ne songerait jamais à retrancher afin de redonner un aspect plus jardiné à ce pitoyable bosquet. Ainsi une petite forêt se mourait dans l'eau souvent trop abondante du creux et dans l'oubli, mis à part les bouleaux qui résistaient mieux.

Il voyait plus haut le chemin, celui qui monte du Mont-du-Lac à Pétra-Félix. On le perdait très tôt de vue. Il fallait monter la pente opposée, très raide, pour le retrouver et s'en aller par lui contre le col. On arrivait alors à des terrains moins pentus, d'anciens champs, qu'il se disait, que peut-être même autrefois on rompait, c'est-à-dire qu'on labourait. Il n'était pas historien, peintre seulement, mais il savait, il l'avait entendu dire par son grand-père quand il était gamin, ce pauvre vieux bougre maintenant n'était plus, combien il le regrettait, avec sa sagesse ancestrale et même qu'il avait si souvent des jugements à l'emporte-pièce, qu'autrefois, sur ces hauteurs, il y avait des maisons, deux ou trois. Mais l'ancêtre n'avait pas su dire si elles étaient habitées à l'année ou si ce n'étaient que des résidences de belle saison que l'on quitte une fois la première neige venue. On n'est pas loin du village en somme, ce territoire offre des possibilités. Et puis autrefois, on avait besoin d'espace tant la population s'était développée. Alors on gagnait les arrières des hameaux, on défrichait des combes, des plateaux, un peu en retrait, et puis un jour on y construisait des fermes pour exploiter ces surfaces plus commodément quand le terrain est bon. Et l'on donnait un nom à la bâtisse. Et ça devenait dès lors un nouveau lieu colonisé. Ainsi en fut-il de la maison qu'il habitait là-bas et qu'il venait de quitter, les Places, un peu en contrebas du grand vallon que maintenant il avait presque fini de traverser. Il n'avait pas rencontré de mesures. Sa passion parfois de les chercher parmi les pâturages et les vieux champs. Nulle trace pourtant de ces anciennes habitations dont parlait son grand-père. Les choses, vous savez, avec

le temps, elles disparaissent. Dans ces contrées, quand l'on construit des murs dans les lieux un peu écartés, on a besoin de beaucoup de matériaux et l'on prend ceux que l'on trouve. Des ruines, ça devient vite une carrière, et puis bientôt il n'y a plus de ruines du tout, qu'un vague espace plat qui pourrait attester ici d'une ancienne présence humaine, mais encore faut-il se méfier. Car on exploitait autrefois dans ces mêmes lieux de la terre blanche pour recharger les chemins. Cela crée des trous, mais aussi parfois des espaces plus ou moins plats dans un talus, dans une bosse, au cœur du pâturage. Alors n'allez pas croire que des maisons s'élevaient partout, une ou deux, trois tout au plus et que donc l'on n'arrive pas à situer vraiment.

Il aimait cette combe des Pontets. Sa combe en quelque sorte, puisque sa famille y possédait des champs et du pâturage. Il avait fané certaines de ces parcelles, et pas des plus plates, vous pouvez me croire. Il avait vécu, dans cette combe, avec les siens, à suer, à posséder son présent, à ne pas croire qu'il puisse y avoir un jour un temps où on la quitterait pour ne plus la revoir ou presque, juste de temps en temps, remontant à la Vallée où l'on voit simplement la bâtisse et la famille, négligeant désormais les abords de la maison, ces monticules, ces bosquets, ces vieux chemins qui courent sur les pentes puis vont sous les arbres pour redescendre, tenez, justement, en direction du vallon. Ces petits mondes que délimitent des bouquets de fayards, des crêts, derrière lesquels est toute une zone d'ombre, semblent ne plus intéresser. Et pourtant, ne recèlent-ils pas une part de l'enfance de ceux-là même auxquels il fallait de l'espace en plus d'une maison, alors qu'ils s'écartaient de celle-ci pour courir à l'aventure dans les bois, les champs et les pâturages proches ?

Il était souvent nostalgique, dans cette combe, le peintre Tell Rochat. C'est qu'il n'était pas souvent trop bien non plus, question de santé, en plus de ses multiples et perpétuelles interrogations sur son art, le pourquoi et le but de celui-ci, s'il arriverait enfin un jour à quelque chose, non pas forcément à du succès, à une œuvre qui se tienne et qui dure. Son diabète le limitait, au sujet duquel son docteur lui avait dit qu'il fallait vivre avec, que peut-être même il pourrait durer. Mais non, lui, il le savait, il ne deviendrait pas vieux. Il y avait comme une angoisse de fin de vie en lui qui le rongeaient en permanence. Et puis d'ailleurs même il ne demandait pas des décennies que Dieu lui accorde, quelques années de bonus suffiraient. Il voulait voyager encore, voir des pays, peindre, le nord, du côté de la Hollande, Heyde et Delft, le sud de la France, l'Espagne, et puis Venise. Ah ! Venise. Après la Vallée ça surprend, Venise, ça décoiffe ! Ces richesses fabuleuses dans l'art, cette culture incroyable, et puis de que l'on voit tout simplement au premier coup d'œil, la lagune en arrivant, ces canaux dans la ville, partout, ces palais, cette ambiance. Surtout cette ambiance. L'odeur aussi. Et puis ces détails dans les couleurs, dans l'architecture des bâtiments, dans les fers par exemple qui servent on ne sait trop à quoi, et des fenêtres parfois bizarres avec des grilles si habilement travaillées devant, et les briques décrépies qui s'entassaient jusqu'au ciel pour former des murs et des ruelles, et

les portes, et tout... tout le fascinait, jusqu'aux plus petites choses dont il s'interrogeait sur le sens et l'histoire. Et tandis qu'il marchait dans les rues, qu'il franchissait des ponts pour s'arrêter au faîte et regarder les eaux souvent un peu troubles, pourries même, d'une drôle de couleur verte, il repensait à sa maison natale. Et puis à son vallon. En fait, souvent, quand il séjournait à Venise, il se demandait s'il aurait voulu mourir là-bas, près de sa demeure, chez lui en somme, assis sur le bord du chemin à contempler son vallon, ou ici, attardé au bord des quais et à saisir une fois de plus la magnificence des bâtiments et les couleurs formidables de ces eaux, celles des canaux et celles de la lagune quand on arrive en périphérie de la ville. Tout là-bas était limité, ici c'était l'évasion dans l'espace, le temps et l'histoire. Là-bas c'était le bout du monde, ici c'était le cœur du monde. Là-bas il redevenait petit, étriqué, ici il se retrouvait grand, et il pourrait grandir encore jusqu'à devenir géant. « Il me faudrait simplement le temps », qu'il se disait, tandis qu'il ne l'avait plus. Alors des choses poignantes le broyaient. Il se trouvait bientôt très faible. Il y avait en lui cette maladie qui le rongait et dont il ne pouvait pas se défaire, peine perdue. Elle aurait raison de lui. Et il pouvait prier Dieu, Dieu lui non plus ne pourrait pas l'aider. Juste faire que le temps se prolonge un peu, qu'il puisse peindre quelques toiles de plus, et puis après, tant pis, il pourrait le reprendre, et cela de manière définitive. Du propre en ordre. Ainsi il préférerait plaisanter sur sa propre disparition que de trop déprimer et que surtout de s'apitoyer sur lui-même. Bien d'autres étaient décédés plus jeunes et plus difficilement encore que lui. On ne mourrait guère centenaire, en ce temps-là, et à soixante ans l'on était déjà vieux.

Il rêvait d'œuvres fulgurantes qu'il créerait. Et pourtant il savait, par expérience, que quand il les aurait achevées, il ne verrait que des toiles ordinaires. Certes certaines qu'il avait réussies, indéniablement, lui feraient plaisir, mais il y avait toutes ces autres dont il ne saurait pas que faire, mes « croûtes », disait-il. Alors celles-là il les donnait au patron de l'hôtel où il prenait pension pour qu'il les détruise. Il n'était jamais certain qu'il le ferait.

Sa combe, où les souvenirs de ces voyages à Venise lui revenaient avec un nombre incroyable d'impressions. C'était même comme s'il était encore là-bas. Là-bas, ici. Il comparait. Pas de comparaison possible cependant, deux mondes qui n'ont rien à voir ensemble. Et les gens de chacune de ces deux terres étaient si différents, qu'on aurait dit qu'ils ne vivaient pas sur la même planète. Là ils s'inquiétaient du bétail, tiens, comme ce berger qui vient rapercher ses bêtes, et il les hèle, et ça résonne dans le vallon, ils s'occupaient du fumier, du foin, des choses simples, de la marche d'un domaine quoi, là-bas, c'était en tout différent, certes on travaillait aussi, mais dans une ambiance qui souvent vous transporte. Il y a tellement de monde, donc de mouvement, de couleur, il y a la lagune et les bateaux. Et la lagune c'est tout. Il y a les oiseaux, les pieux dans la lagune sur lesquels souvent ils se tiennent. Il y a de l'eau partout, puisque nous sommes sur une île, et même sur tellement d'îles qui toutes se détachent les unes des autres, séparées par des canaux que l'on franchit sur des ponts

qui ont le dos rond pour laisser passer les gondoles et leurs desservants. Lui ils ne les prenaient jamais, préférant se déplacer à pied quelque soit la distance et quand bien même en plus il avait son matériel à se coltiner sur le dos. Des centaines de ponts, des ponts si nombreux que rares sont ceux qui les connaissent tous.

Il revenait contre la maison, très faible ce jour-là. Il s'était arrêté au fond du vallon pour s'asseoir sur le tronc couché de l'un de ces vieux arbres dont il avait si souvent parlé à la maison et qu'il aimait malgré leur extrême décrépitude. Il ne disait rien, étant seul. Il pensait mélancoliquement à sa peine, à sa souffrance devenue sans cesse plus grande. On devrait mieux être mort que de souffrir ainsi, se disait-il souvent. Alors il imaginait des au-delà de lumière où mieux qu'ici il aurait trouvé sa place. Non, ce n'est pas vivre que de souffrir. Et pourtant même malade il créait, notre peintre. Il ne cédait pas. Peut-être que l'œuvre en cours, parce que justement il était mal, qu'il se désolait, qu'il voyait la mort pointer à peine au-delà de son cher vallon en direction du couchant, elle n'était pas belle, peut-être qu'elle avait de l'angoisse en elle et que celle-ci déteignait sur ceux qui la regardent. Mais il peignait quand même, quitte à détruire ce que plus tard il n'aimerait pas. Il ne voulait pas céder encore. Il le ferait juste quand ce serait le bout, qu'il n'aurait plus la force de tenir un pinceau, qu'il se disait.

Le peintre... Il l'avait été depuis l'âge de quatorze ans. C'est ça qu'il voulait faire, peindre, représenter des choses, sa maison d'abord, et puis les arbres qui entourent sa maison, et puis plus loin, le lac, les villages, les forêts, des arrangements savants, une lumière pas ordinaire, des couleurs désarmantes. Il voulait recréer l'univers perceptible comme aussi cet autre invisible que l'on devine au-delà. Il savait qu'il ne le faisait qu'à sa manière qui ne pourrait pas plaire à tous. Autant de peintres, autant d'œuvres de styles différents, qu'il se pensait. On ne peut ni copier ni vouloir ressembler aux autres. On peut être influencé, mais on ne doit pas imiter les autres. On doit s'accomplir, trouver son propre chemin et mener son œuvre là où on veut qu'elle aille, n'en déplaise aux autres. Et qu'elle ne satisfasse pas tout le monde, il le voyait aux expositions qu'il organisait une fois l'an à la grande salle du village. Il affichait ses tableaux contres les murs. Les gens rentraient, faisaient le tour de la salle, certains semblaient n'avoir rien vu, rien senti, c'était un peu comme s'ils avaient pénétré là par erreur. Ils ne lui avaient même pas parlé, à quoi bon, probablement que pour eux sa peinture était insignifiante. D'autres par contre prenaient le temps de regarder, de décortiquer un paysage, d'analyser une perspective, de donner un avis. Quelques-uns seuls achetaient.

Qu'à cela ne tienne, ce qu'on pourrait dire de son œuvre ne le ferait pas infléchir. Il tenait à sa ligne créatrice. Ils avaient certes parfois raison, ses visiteurs ou ses détracteurs, c'est selon, tout n'était pas réussi dans sa peinture, des perspectives clochaient, des couleurs étaient trop vives, un lac était mal équilibré qui perdait de l'eau, une Dent demeurait trop pointue. Il réussissait par

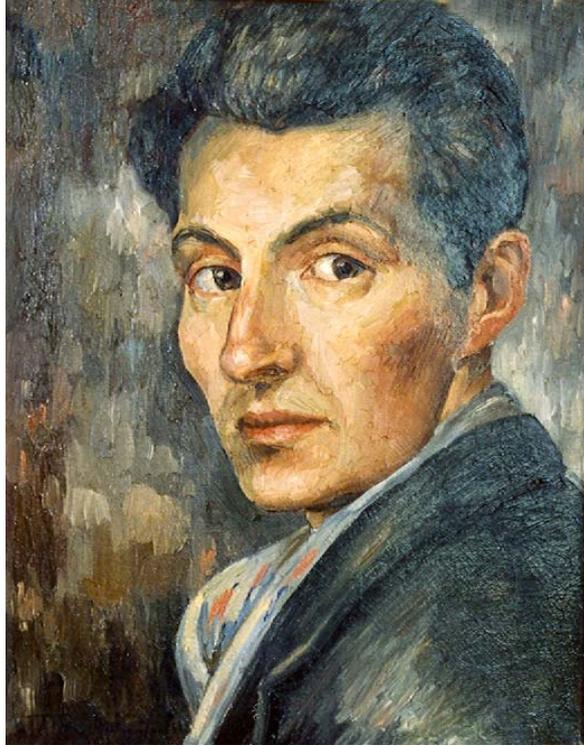
contre presque à coup sûr et de manière parfaite les visages, qu'ils soient des membres de sa famille ou de ces femmes qu'il avait rencontrées dans le sud, les avait-il aimées, et qui avaient posé pour lui. Mais il s'améliorerait encore, il en avait la certitude. Il saurait enfin saisir la quintessence des choses. On ne peint pas que des formes, un arrangement, on ne reproduit pas que des couleurs, mais on pose sur la toile, à force d'expérience, surtout ce que recèlent ces mêmes choses, leur substance, leur âme. La vie vraie des choses, ce qu'il y a de plus profond en elles, ce que les autres ne voient parfois pas, parce que simplement ils n'aiment pas assez, ou qu'ils sont trop pressés, ou qu'ils sont superficiels parfois. Allez savoir. Il y a tant de diversité chez l'homme. Ne pas s'appesantir sur leurs goûts. Suivre son chemin et puis mourir. Car il savait maintenant qu'il ne ferait plus long. Une nostalgie poignante l'étreignait tandis qu'il était ainsi au fond du vallon, assis sur le vieil arbre. Il ne voyait même pas la maison depuis là. Et si c'était ici que je devais mourir, sur cet arbre plutôt qu'à la maison ou qu'à Venise, ou que chez moi, en plaine ? Car il faut savoir qu'il était descendu au Pied-du-Jura, à Villars-sous-Yens, pour trouver un climat plus propice à son état. L'air de la montagne désormais était trop vif pour lui, le climat trop rigoureux. Il fallait plus de soleil, et surtout un printemps plus précoce après un hiver moins rude. Il avait acheté dans ce but une petite maison là-bas, de telle manière que désormais ses retours sur les terres de son enfance n'étaient plus qu'épisodiques.

Ici plutôt qu'ailleurs ? Il ne le savait pas. Il ne voulait pas prendre d'arrangement. Il s'en remettait au destin, à Dieu, qui choisirait lui quand ce serait l'heure, et même si c'est dans pas longtemps, et où il le voudrait.

Le peintre, Tell RoCHAT, né le 9 janvier 1898 aux Places, en dessus du Pont, sur la route de Pétra-Félix, est décédé le 16 novembre 1939 à l'Hôpital cantonal à Lausanne.

Galerie

Portraits



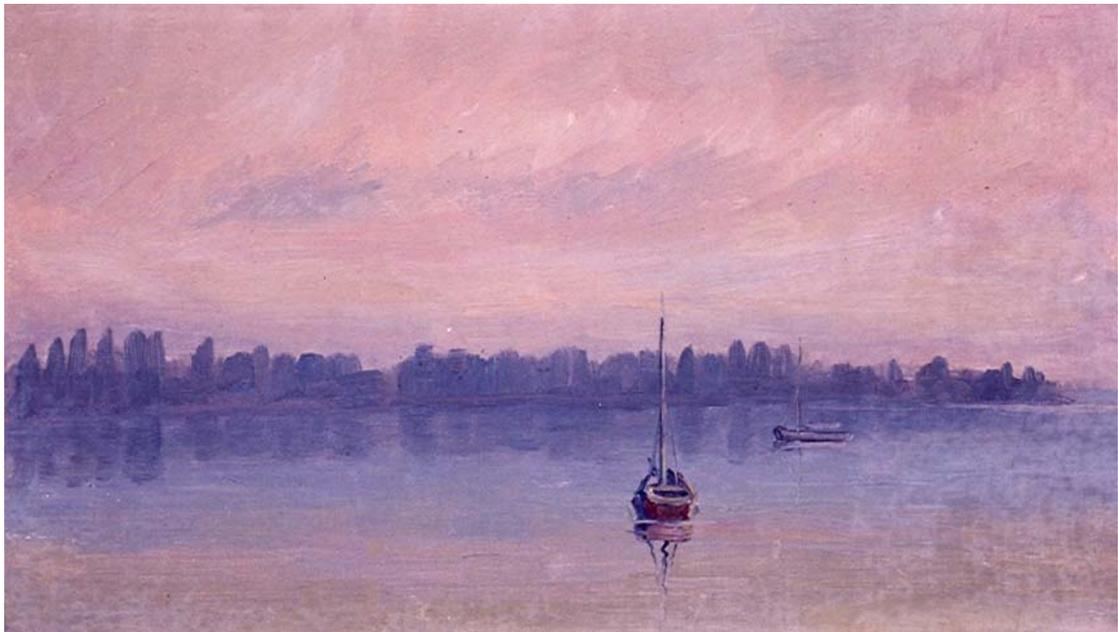
Autoportraits





Son père, Henri-Samuel Rochat, à la manière de Cézanne

La mer



La mer façon Monet



La mer façon Renoir

Pied du Jura

En 1933 Tell Rochat rachète une petite maison à Villars-sous-Yens où il s'installe. Ses peintures portent désormais non plus sur la Vallée – il est possible qu'il y retourne de temps en temps avec ses pinceaux – mais sur cette région paisible du Pied-du-Jura. Les sujets changent du tout au tout. Oubliées les vastes forêts de sapins, les lacs qui offrent une certaine forme de luminosité. On découvre la plaine vaudoise avec ses vastes ondulations et pour arrière-plan, presque toujours, le Jura, soit ici le Mont-Tendre et ses contreforts. Il arrive néanmoins parfois aussi que Tell peigne le dos à la montagne. Il découvre alors le Léman au loin. C'est là un paysage tout de douceur qu'il sut transposer de manière admirable. Son style a évolué pour atteindre souvent une forme plus épurée, plus brute. Les détails sont moins visibles. Ce sont surtout les formes et les couleurs qui retiennent l'artiste. Cette grande montagne, au nord, noire ou bleue, les villages au loin, avec les grands toits des maisons, les arbres fruitiers ou les grands peupliers, les vallonnements. Mais ce que Tell aime par dessus tout, après avoir peint si souvent la rudesse de son pays de montagne où la productivité est faible, c'est fixer la richesse des champs des blés mûrs avec ces moyettes qui le retiennent et qui font souvent penser à l'obsession qu'avait Monet pour les meules de foin à quelque cinq cents kilomètres d'ici. Nous

sommes véritablement dans un autre monde que Tell a aussitôt adopté, pressentant qu'il n'y a tout de même pas que la Vallée et ses lacs, mais la terre, presque brute, avec sa haute productivité. On sent le blé, la campagne, la lourdeur de celle-ci aussi, tandis que la montagne si rude soit-elle n'en offrait pas autant.

Peut-être l'art de Tell peignant cette plaine au climat moins rude que celui de sa Vallée, il était descendu pour raison de santé, est quelque fois trop brut. Néanmoins la peinture a gagné en maturité. L'homme est en pleine possession de ses moyens et sait désormais exprimer un paysage dans son authenticité. C'est une belle époque de sa peinture. Il suffira pour s'en convaincre de s'attarder sur les moissonneuses. Les personnages sont puissants, presque formidable dans leur rusticité. On est monté d'un cran dans l'expression de la vie rurale de ce coin de pays.



Un village au Pied du Jura



Les peupliers



Les moissonneuses. Les trois personnages du premier plan sont formidables de stature et de paisible résignation face au travail harassant des moissons. Toile véritablement admirable, faite de ces couleurs chaudes et dorées qui nous donnent envie d'en découvrir plus sur un sujet que Tell poursuivra avec obstination jusqu'à la fin de sa vie : la moisson et les moyettes !



A la recherche des formes les plus simples, mais en même temps sur les traces de Van Gogh





Ces admirables moyettes, obsession que l'on peut comparer à celle de Monet peignant de multiples fois les meules de foin.





Etait-ce, pour Tell Rochat, la certitude d'avoir enfin atteint son but et d'être maître de son pinceau, capable de représenter de manière idéale l'admiration sans borne pour un Jurassien de ce que la terre de plaine est capable de produire à profusion : le blé !



Paysages d'ici



Mis à part une Dent trop pointue, mais est-on obligé de respecter la réalité, des bleus profonds et des formes très épurées. Une œuvre excellente et forte.



Tell fut fasciné par le panorama offert sur la Vallée de Joux dès le Mont-du-Lac qu'il peignit avec maestria deux fois au moins, et avec une touche à chaque fois exceptionnelle



Ce merveilleux lac de Joux



Les Epinettes en bleu et vieux village de l'Abbaye



Natures mortes



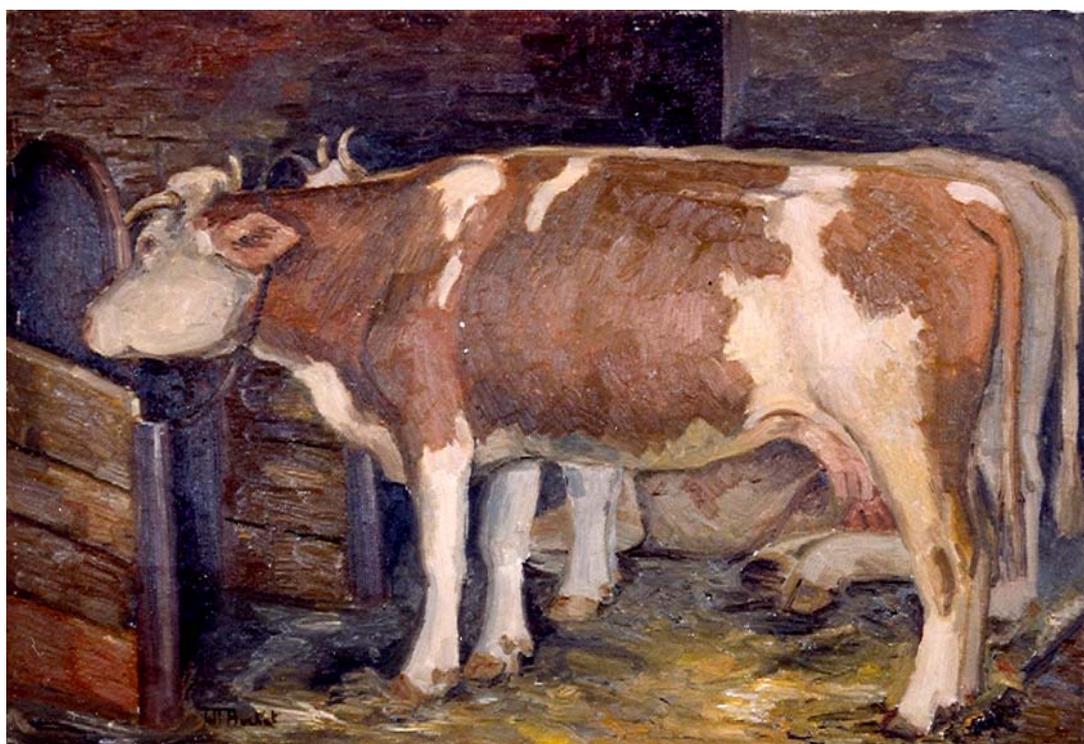
Les pommes rouges, propriété de Mr. Rochat aux Charbonnières, œuvre véritablement sensationnelle, heureux étant celui qui la possède ! Le sommet de l'art de Tell Rochat.



Les animaux



Ci-dessus à la Muratte, alpage des Charbonnières, ci-dessous peut-être dans l'écurie familiale.
Tell maîtrise mais n'en fait pas des exercices de virtuosité.



Paris ou Marseille ?



« Les trois magots », une toile exceptionnelle de Tell Rochat, le sommet de son art. Reste juste la question de savoir si nous sommes à Paris ou éventuellement à Marseille. Nous optons pour Paris.

Tell et la critique (voir dossier spécial pour plus de détails)

Tell organisa de nombreuses expositions. Peintre professionnel, il lui fallait bien vivre et en passer par là pour vendre ses toiles. Est-ce une joie que de présenter au public le fruit de son travail, en lequel on a mis son talent, son âme, son énergie, ses espoirs, son idéal, son goût de la beauté, son attachement, ou plutôt une souffrance, parce qu'alors on se révèle au monde, qu'on s'ouvre à lui, qu'on s'offre dans la nudité de son talent et de ses sentiments ? Qui le dira.

Les journaux locaux ou les quotidiens du canton détachaient des plumitifs pour aller jeter un coup d'œil à ce qui n'était alors toujours qu'une exposition parmi tant d'autres. Et ceux-là, qui eux aussi gagnait leur vie avec leur travail artistique, c'est-à-dire avec leur prose, n'étaient pas toujours motivés pour arpenter une fois de plus le parquet d'une galerie. La fatigue ou la lassitude aidant, le papier s'en ressentait.

Certains de ces propos, il faut s'en rendre compte, étaient une véritable humiliation pour l'artiste. Nous retiendrons deux extraits.

Le premier est du à la plume d'un critique signant S.H. Il livra ses impressions dans un numéro de la Revue de 1936⁵ à la suite d'une visite à l'exposition Tell RoCHAT au Musée Arlaud :

Quand on réalise qu'une minute passée ne revient jamais et qu'on prend conscience du même coup du nombre de minutes que nous laissons perdre, c'est effrayant. J'ai eu cette impression en sortant de l'exposition de M. RoCHAT. Entendons-nous bien : sa peinture a des qualités indéniables sur lesquelles nous reviendrons. Mais elle « n'apporte » rien et par cela donne la sensation irritante que l'on n'a rien acquis en passant une heure avec elle...

Ce pamphlet acide est effrayant. Et manifestement ce chroniqueur oublié et pitoyable, n'a rien su découvrir de la beauté et de la richesse de cette peinture, certes pas toujours régulière et loin de tout tape-à-l'œil, mais pleine de poésie, et surtout révélant au-delà des faiblesses possibles de certaines toiles, un métier solide et une palette de couleurs parfaitement maîtrisée. Ce gratte-papier comme il en existe malheureusement tant, il faut bien faire bouillir la marmite, avait des œillères, et surtout un cœur parfaitement sec. Il eut été plus inspiré d'aller boire une bière au bistrot du coin que de se hasarder dans une exposition de peinture. Il aurait certes moins perdu son temps !

Le deuxième article put se lire dans un numéro de la Gazette, année 1936. Beaux-arts. Musée Arlaud : exposition Tell RoCHAT

De petits tableaux de fleurs sont d'un intérêt fort inégal : à côté d'un bouquet de capucines qui a l'éclat charmant d'un poème sonore, certaines roses sont

⁵ Beaucoup des coupures de presse en notre possession ne comporte que l'année

d'un flou que rien n'excuse. Enfin M. Rochat expose un Portrait de jeune fille qui n'est pas indifférent, car il y a recherché les transparences d'un frais visage et en a trouvé quelques-unes. Mais le dessin en est tout à fait insuffisant et le métier du peintre s'y montre tellement sommaire que nous avons pris pour une belle pomme jaune la pelote de laine qui est sur la table... M. Tell Rochat semble avoir tant de bonne volonté qu'on s'en voudrait de ne pas lui signaler ces faiblesses ; il se doit de les corriger.

R. de C.

Des mots, rien que des mots, posés par habitude, sans qu'il n'y ait rien de profond ni de ressenti. Certes, c'est très certain, Tell accusait parfois certaines faiblesses. Mais la qualité exceptionnelle de beaucoup de ses toiles se devait de les faire oublier. Ce que ne fait nullement ce critique de derrière les fagots qui s'attarde sur quelques petits défauts mineurs, et qui surtout minimise et diminue l'ensemble de la production, au point de la ramener à celle d'un peintre du dimanche égaré trop tôt dans une galerie. C'est quelque part à pleurer. Et l'on peut bien comprendre que l'artiste ne dut pas toujours aller se coucher le cœur en fête au terme d'une journée d'exposition ou après la lecture de critiques de ce genre. En fait, sincèrement, en eut-il une seule de bonne, une seule d'enthousiaste ?

Que de souffrance tout de même dans la création !

Note : la plupart des photos des toiles de Tell illustrant notre galerie, ont été prises par Georges Monnier lors de l'exposition Tell Rochat, dans la série des anciens peintres combiers. Nous le remercions ici de son amabilité et de sa précieuse collaboration. Découvrir des dizaines voire des centaines d'œuvres de Tell reproduites sur CD est un véritable régal, plus même, un festin !

Suppléments



Cette reproduction photographique de mauvaise qualité, permet pourtant de comprendre l'homme qui arrive ici très certainement pas loin de la fin de sa vie. Celle-ci quelque part tragique. Il y a certes les joies de l'artiste qui crée, la richesse culturelle des voyages à l'étranger, une certaine réussite matérielle, bien entendu plutôt modeste, qui lui a permis de s'acheter une petite maison en plaine. Mais en même temps il y a cette maladie qui vous poursuit et vous condamne, vous le savez depuis longtemps, à une fin prématurée et alors que vous avez parfois l'impression douloureuse de n'avoir même pas commencé à peindre. Car il y a ceci, ou cela, c'est que l'artiste n'est jamais tout à fait satisfait de son œuvre, qu'il doute, qu'il cherche, qu'il croit avoir trouvé, et puis qui tout à coup a presque la certitude que ce qu'il a fait ne vaut pas grand-chose, et que le meilleur serait encore à venir. L'artiste vit donc dans ce monde de doutes tenaces et d'interrogations persistantes duquel il a parfois quelque peine à s'extraire.

Le peintre Tell Rochat

Au Pont est décédé, après une longue maladie, dans sa 41^{me} année, M. Tell Rochat, peintre. C'était surtout un paysagiste. Il peignit tout d'abord des paysages de La Vallée et obtint deux bourses fédérales, l'une de fr. 1500.— et l'autre de fr. 2000.—, ce qui lui permit de voyager. Il se rendit alors en Espagne, en Italie, en Bretagne, en Hollande, d'où il rapporta des paysages qu'il exposa dans diverses villes du canton et à La Vallée. Il avait exposé à Lausanne, au Musée Arlaud en 1932, puis en 1935, et en 1938 à la galerie du Lion d'Or. La critique avait relevé ses talents de paysagiste, sa loyauté, sa sincérité.

Il s'était fixé alors à Yens et il y fit de nombreux paysages de la région morgienne.

† Tell ROCHAT peintre.

Nous apprenons avec peine le décès de M. Tell Rochat, artiste peintre, décédé au Pont, à l'âge de 41 ans, des suites d'une insidieuse maladie qui le minait, depuis longtemps.

M. Tell Rochat avait un réel tempérament d'artiste et nous avons toujours du plaisir à visiter ses expositions qu'il organisait chaque année au Pont. Ses œuvres furent du reste remarquées à Lausanne et ailleurs et il obtint des bourses fédérales à plusieurs reprises.

Tell Rochat sut fixer sur la toile avec une belle conscience des paysages de notre Vallée, et sut en faire ressortir le charme et la beauté. Il faut du reste un combier pour pouvoir traduire la poésie spéciale du Jura aux noirs sapins.

Tell Rochat, qui fit plusieurs voyages à l'étranger, en rapporta de jolies collections et des visions ensoleillées du midi.

Nous présentons à sa famille l'expression de notre respectueuse sympathie.

Souvenirs – un Tell est dans la maison !

Tell, on ne le désignait que de cette manière « épurée » dans une région où les RoCHAT sont plus nombreux que les sapins dans la forêt du Risoud, peut être considéré comme de la famille ! En effet, sa sœur Charlotte avait épousé l'oncle Arthur, vous savez, le constructeur de la cabane d'écorce, là-bas, quelque part dans l'immensité de nos forêts et pâturages.

Au décès de Tell, les frères et sœurs héritèrent des œuvres qui furent ainsi éparpillées à travers le canton. Charlotte en conséquence en obtint un certain nombre dont elle ne savait pas trop que faire. Arthur, son mari, parrain de mon père, lui offrit de choisir deux toiles à l'occasion de son mariage. L'une fut une huile, « Les peupliers », que l'on découvrira plus bas, l'autre une aquarelle représentant la rue d'un petit bourg d'Espagne, œuvre mineure posée sur une feuille de papier fort format A4. Si ma mère avait accepté « Les peupliers », belle œuvre de l'époque de Villars-sous-Yens, quoique bien nostalgique, par contre elle trouvait que son mari aurait pu choisir en un deuxième temps quelque chose de plus transcendant que cette peinture de derrière les fagots qui n'était peut-être d'ailleurs qu'un simple essai. Mais voilà l'homme, mon père, minimaliste et qui croirait déranger en choisissant ce qu'il y a de plus beau. On ramasse le moindre de crainte que d'autres un jour puissent regretter que le meilleur ait disparu ! On est modeste ou on le devient ! Notez que cette seconde œuvre ne fut jamais exposée nulle part et figura toujours dans nos laissés pour compte pour passer finalement entre mes mains, et alors même que je ne sais pas où j'ai pu la mettre ! Mais elle existe encore, je le certifie.

« Les peupliers », une toile de sa belle période. Elle fut placée contre une paroi de ce que nous appelions « la belle chambre ». Elle put changer de place plusieurs fois. Quoiqu'il en soit nous l'eûmes sous nos yeux toute notre enfance. Elle était là, un peu triste dans ses tons violets, exprimant un coin de paysage sans saveur particulière. Avec surtout, qui retient aussitôt l'attention du spectateur, ce grand peuplier, véritable géant, pointé contre un ciel sombre qui annonce déjà la fin du jour, puisque plus aucun rayon de soleil n'est encore visible qui apporterait un brin de lumière à ce paysage pas loin d'être lugubre.

Et quoique ce soit au final une belle œuvre, traitée rapidement certes, mais avec une sûreté de professionnel, elle ne nous emballa pourtant jamais. Au contraire même, elle nous angoissait. Et chose curieuse, moi qui pouvais la contempler à loisir quand j'étais malade, couché sur un canapé quelconque, je ne la voyais pas telle qu'elle se présente, innocente, simple chemin courant entre des bords herbeux pour aller enfin plonger dans un arrière-plan où il n'y a rien. Non, je m'imaginai des choses. Ainsi au cœur de la toile, là où le chemin se fond dans un au-delà improbable, on découvre la lutte égoïste entre un paysan dont l'attelage invisible tire un char le foin, en l'occurrence celui-ci était représenté par le buisson de gauche, et un conducteur dont je me figurais le gros camion par la grâce des taches sombres ou claires peintes immédiatement à

droite de l'arbuste. Mais situation pénible, personne ne gagnait, personne n'avancé. Il y avait simplement ces deux véhicules ou attelages luttant sans respect l'un pour l'autre afin de franchir ce mauvais pas et se sortir d'une situation inextricable.

Tell savait-il qu'il avait produit là une toile si angoissante et si peu propice à égayer un quelconque coin de maison ? Se doutait-il qu'il n'aurait pas de meilleurs contemplateurs de son œuvre que nous ? Bien sûr que non. Nous n'étions pas encore nés et pour lui cette œuvre nostalgique n'en était qu'une de plus parmi tant d'autres qui attendaient le client dans son atelier. Et même, s'il avait pu le deviner, aurait-il mis plus de lumière sur son œuvre ? Aaurait-il fait surgir tout à coup un rayon de soleil même timide, éliminant du même coup ces



grandes ombres tristes qui firent que longtemps cette toile fut l'expression exacte de toute son œuvre que nous ne connaissions pourtant même pas. Ainsi parlions-nous de Tell, une fois tous les dix ans, qu'aussitôt nous apparaissait une peinture presque mortifère, pour laquelle il nous serait apparu impossible que l'on puisse décemment s'y intéresser !

Souvenir – Un Tell orne le corridor de chez la grand-mère.

On l'avait très certainement commandé. Tell, ne tenant pas à affronter une bête si impressionnante, avait préféré peindre le Salomon, c'était véritablement son nom, d'après une photographie où on voyait cette belle bête sur l'alpage, tenue fermement par son conducteur, Emile Rochat dit Millet, grâce au bâton dont le mousqueton de l'extrémité était passé dans la boucle ornant les naseaux de l'animal.

On est tout de même mieux dans son atelier que face à un tel animal, n'est-il pas vrai ? Faut avoir rencontré de telles bêtes sur les pâturages et les avoir vues se diriger méchamment contre vous pour savoir ce qu'elles ont parfois de terrifiant. Croiser un loup serait de la rigolade en comparaison d'une confrontation avec cette tonne de viande toute en muscles et d'une force prodigieuse. Et imaginez en plus que ce monstre vous gratte la terre de ses deux sabots, que diriez-vous ?

Le Salomon, ainsi, par la grâce d'une peinture, a survécu. La toile atterrit chez la grand-mère, ou, si vous le préférez, chez le grand-père qui avait peut-être lui-même passé commande de cette œuvre originale destinée à fixer à jamais un animal tout particulièrement digne du souvenir par sa propension à offrir à votre troupeau une descendance de qualité.

Mais qu'avait-il pris à nos gens de placer cette peinture au fond du corridor, dans un renfoncement où le mur demeurait dans l'ombre. Si bien que la peinture elle-même n'était jamais visible que dans cette semi obscurité et ne se trouvait-elle jamais véritablement en pleine lumière, et même la nuit, alors qu'on avait allumé l'ampoule du corridor, mais celle-ci placée plus en avant n'éclairant en rien cette sinistre encoignure.

Là cependant où cette peinture était placée, on voyait, on le devinait plutôt, le Salomon à chaque fois qu'on s'en revenait des toilettes, que ce soient celles du rez-de-chaussée, ou celles du premier étage, les deux situées sur un demi palier. Oui, qu'il était sombre, ce fond de corridor, et combien cette peinture, dont les couleurs se fondaient dans la pénombre, l'était aussi. Triste, renouvelant ce sentiment que l'artiste, ce nom de Tell nous intriguait plus qu'on n'aurait su le dire, nous faisant faire à chaque fois que nous l'entendions un rapprochement immédiat avec notre célèbre Guillaume Tell, ne savait peindre que des œuvres tristes. On nous avait expliqué qu'il fut longtemps malade et que d'ailleurs il mourut jeune. Il est bien possible que ce fût alors cet état précaire qui avait entraîné cet homme à ne produire que des œuvres nostalgiques, envahies par les ombres, jamais gaies, sans luminosité aucune. Tout au moins le croyions-nous, car nous ne connaissions de cet artiste que « Le Salomon », et chez nous « Les peupliers », le reste de l'œuvre nous étant totalement méconnu. Mais deux peintures, à l'époque, et alors que l'art n'était aucunement notre priorité, cela suffisait à nous autoriser à émettre ce jugement hâtif et cru définitif !

Ainsi donc le Salomon ornait le corridor. Il était là, dans l'angle, triste sur un mur triste lui aussi à pleurer, peint d'un brun bouseux qui mangeait le peu de lumière pénétrant au travers des vitres de la porte d'entrée, ou la nuit, celle d'une ampoule bien entendu de faible voltage, car on était économe, en ce temps-là.

Tiens, au fait, contre le mur, sous la peinture dont nous parlons, étaient alignées les bouteilles vides, des litres. Et du montagne, un gros rouge qui tâche. Et que pourtant, dans mon ignorance pathétique, mais pardonnez-moi, j'étais bien jeune encore, j'associais en terme de qualité à celui de Champagne ! Ridicule !

Qu'est devenue cette œuvre de mon enfance ? Je l'ignore. Ou plutôt Peut-être a-t-elle été récupérée par l'oncle dont l'appartement était au premier étage. C'est cela. Il en hérita au décès de ses parents, de telle manière qu'il put plus tard le prêter pour la rétrospective Tell Rochat de 1990. Et que ce fut alors que Georges Monnier, responsable de l'exposition, sut la photographeur, cliché qui me permet aujourd'hui d'illustrer cette courte évocation d'une œuvre de Tell Rochat, personnage attachant et bien digne du souvenir.

Lettre de la Vallée – un quart d'heure avec le peintre Tell Rochat (coupure de presse sans référence, sans date et non signée, que l'on peut toutefois situer vers 1930). - Jusqu'où le chômage peut s'étendre.

Je le retrouve tel que je l'ai connu il y a dix ans, alors qu'il s'essayait seulement à la peinture : même jeune homme timide, taciturne, la tête pensive ; cependant, le visage s'est un peu affiné, éclairci ; les pommettes saillent un peu plus ; le front – un beau front lumineux, sous une belle chevelure noire et drue – s'est agrandi, élevé.

Il vient d'exposer au musée Arland.

- Tes impressions d'Espagne ? ...

- Ah ! il y a du soleil, là-bas, de la lumière... et sa figure s'éclaire d'une lointaine vision... et du pittoresque. La « Vallée » me sembla toute noire et sombre à mon retour !... Grenade, Valence, Tolède... c'est beau !

- Noire, la « Vallée » ? C'est qu'il y a trop de sapins, par là...

- ... et trop souvent des nuages devant le soleil ! Une nature trop monotone, aussi.

- Le Léman... ça ne te dit rien ?...

- Tu as obtenu de nouveau la bourse fédérale. Félicitations ! Tu méritais ça.

Il me répond d'un sourire, puis :

- C'est dur à obtenir !

- Tu as la ténacité.

- Il en faut !...

L'accent, cette fois, est profond, sérieux, convaincu. Il retrouve le « Combi » têtue, obstiné.

En voilà un qui arrivera.

D'ailleurs, il n'y a qu'à comparer les lumineuses toiles qu'il a rapportées d'Espagne avec ses premiers essais pour être frappé du progrès accompli.

Il arrivera.

Pour le moment, il est aux prises avec le labeur de son art. De l'effort même sortira l'œuvre affinée et vivante, l'œuvre d'un sincère.

- Tu fais toujours le bûcheron ?

- Oui, entre mes voyages, pendant les loisirs que me laisse ma peinture. Et puis il faut vivre...

J'admire, en le quittant, le courage et la ténacité de ce modeste montagnard qui a économisé sur le salaire que lui rapportait sa cognée, pour aller à Paris d'abord, plusieurs hivers, puis en Italie, en Espagne, chercher, chercher avec une volonté obstinée comment extérioriser ce quelque chose en son âme qu'il sentait d'abord indécis mais qui s'affirme peu à peu, et qui jaillira demain.



L'environnement géographique où vécut Tell Rochat. Photo tirée de l'ouvrage : Trésors de mon pays no 36, Samuel Aubert, La Vallée de Joux, photographies Max F. Chiffelle, Editions du Griffon, Neuchâtel, 1949. La maison des Places se trouverait en bas à droite. On aperçoit la petite fontaine à quelques mètres. Des champs sont encore labourés, preuve que la ferme est encore en activité.

